

# LA VÉNUŠ AU PARAPLUIE



THIBAUD GAUDRY

---

# LA VÉNU S AU PARAPLUIE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023.  
ISBN : 978-2-283-03789-8

À toi, subrepticement.



« Je vous plains de n'avoir jamais  
connu le bonheur. Le Grand Bonheur.  
Celui qui dérègle vos battements de cœur,  
qui oppresse votre respiration,  
qui annihile la moindre de vos pensées,  
qui noue votre estomac,  
vous fait perdre l'appétit, le sommeil,  
vos amis, vos parents,  
et vous broie inexorablement. »

SEMPÉ



Ce matin-là, c'est une humeur qu'il considéra comme guillerette qui l'expulsa de son lit. Quelques entrechats primesautiers le menèrent à la cuisine. Des morceaux de brioche jaillirent du grille-pain comme des fusées un soir de fête nationale. Il remarqua que le café n'avait pas le même goût que la veille. Ni même que l'avant-veille. Et par la fenêtre du cinquième étage, tout avait beau être revêtu d'une grisaille épouvantable, il lui semblait que la ville étincelait à ses pieds. Il ne se doucha pas dans l'espoir un peu vain de conserver sur lui une once de ce parfum inconnu. Sauta dans les mêmes vêtements, toujours animé du même espoir. Préféra dégringoler les escaliers plutôt que supporter l'accablante lenteur de l'ascenseur. Dévala la rue, puis une autre, et encore

une autre. Quiconque se serait intéressé à sa déambulation aurait remarqué l'incohérence de son itinéraire. Cet homme allait manifestement sans but. Ça ne pouvait être que la trajectoire d'un flâneur extravagant. Il traversa un parc, jeta un œil attendri aux bébés qui gazouillaient dans leur poussette, l'autre aux petits vieux qui refaisaient l'ancien monde sur leur banc, puis ressortit à l'opposé sans que l'on sache davantage où sa boussole exaltée le conduisait.

La ville était en tout point identique à celle qu'il avait connue. Et pourtant, il la trouvait transformée. Les balayeurs le saluaient, les boulangères semblaient lui sourire à travers les vitrines, les petits bonhommes aux passages piétons passaient au vert sans qu'il ait à ralentir sa marche. Ils lui paraissaient même se mettre au garde-à-vous à son passage. Une tourterelle serait venue se poser sur son épaule, cela n'aurait pas provoqué chez lui le plus petit tremblement de sourcil.

Paris avait changé mais les ponts étaient bien à leur place. Il traversa le premier venu avec ferveur. Et comprit confusément qu'une force mystérieuse le ramenait sur le lieu du crime.

Là même où une bonne fée avait pris en main son destin. Il supposa que c'était la même force qui conduisait des millions de pèlerins chaque année à Lourdes. Une puissance sourde et irrésistible. Il sentait bien que ce regard nouveau et cette attraction inconnue avaient à voir avec la foi. Mais pas celle en une puissance abstraite et incertaine. Lui l'avait vue. Il avait plongé son regard dans le sien. Senti son corps contre lui. Effleuré sa main qui tenait un parapluie. Elle lui avait même laissé une preuve irréfutable de son existence. Un bout de papier dissimulé au fond de sa poche.

Ce fut son premier pèlerinage. Il choisit avec minutie la terrasse de café qui lui offrait le plus beau point de vue sur l'endroit exact de l'apparition. C'était là qu'il l'avait vue la veille au soir. Un peu avant 18 heures.

C'était une soirée en noir et blanc. Une pluie continue et de moins en moins fine tombait sur la ville depuis le matin. Il était descendu à Odéon. Tandis qu'il remontait le col de son manteau dans l'escalier qui le rendait à la surface, il l'ignorait encore, mais à partir de ce soir-là, il aimerait passionnément la pluie. Il prit la rue Mazarine, bifurqua rue Dauphine et s'engouffra rue Christine alors que le ciel persistait à l'arroser sans compter. Il vit au loin une vingtaine de personnes qui patientaient sur le trottoir devant l'entrée éclairée de ce petit cinéma de quartier.

Il marchait sur le bitume scintillant, avançait comme si de rien n'était, juste comme s'il allait au ciné. En toute simplicité, sans arrière-pensées. On ne peut pas savoir que

l'on est à deux pas d'un miracle. Là, dans quelques secondes. Que notre vie en sera à ce point bouleversée. Que notre ancienne peau va tomber. Qu'elle va laisser place à une nouvelle. Que ces petits riens qui se sont enchaînés en toute inconséquence vont produire une révolution. Que cette succession de hasards anodins va provoquer le plus divin des accidents. Si nous savions, peut-être qu'un léger effroi nous saisirait par la manche. Peut-être ferions-nous un pas de côté, un détour par une autre rue. Peut-être même ferions-nous demi-tour. Mais lui avançait, inconscient de tout cela, de cette somptueuse mécanique invisible, alors qu'en ralentissant ou en hâtant un peu le pas, jamais il n'aurait été derrière elle. Elle. La fille au parapluie qui se retournait vers lui et lui proposait l'asile. Et s'il avait attrapé le métro précédent. Et s'il avait raté le suivant. C'est peut-être un autre qu'elle aurait abrité. Et lui serait resté là, comme n'importe quel dimanche soir. Sous la pluie. Mouillé. Seul.

L'impossible avait été possible. Une chance sur combien de milliards. Il y avait plus

de probabilités qu'il devienne crooner à la mode, millionnaire à la loterie ou de voir un avion s'écraser sur le tapis de son salon. Et pourtant, elle était là, juste devant lui, avec ce sourire qu'il emmènerait jusque dans sa tombe. Et elle ne se contentait pas de sourire. Elle lui parlait. Comment était-ce possible ? Il n'en savait rien. Il ne croyait pas en Dieu, pas plus qu'aux phénomènes surnaturels. Mais nul doute que c'était bien à lui qu'elle s'adressait. Ses lèvres s'ouvraient et se déployaient comme les ailes d'un papillon délicat.

Elle lui parlait. Ses lèvres bougeaient. Il les regardait se mouvoir avec attention sans toutefois parvenir à déchiffrer ce qu'elles disaient. Comme si tout l'univers, après son expansion il y a des milliards d'années, avait décidé de se recontracter devant lui, sur ces lèvres. Tout le reste n'était que nuit noire. Une stupéfiante cosmologie.

Elle l'avait invité.

Elle l'avait invité et, à cet instant, plus rien ne lui avait semblé important. La lave de tous les volcans pouvait bien ensevelir des enfants sous

le regard pétrifié de leurs parents, la famine emporter la moitié de la planète dans un dernier rôle affamé tandis que l'autre trépassait sous les coups de hordes sanguinaires, il lui resterait toujours ces lèvres qui lui parlaient. À lui. Rien qu'à lui.

Elle avait un parapluie, il n'en avait pas. À quoi tiennent parfois nos destins. À l'inverse, si elle-même en avait été dépourvue, l'aurait-il invitée sous le sien ? Aurait-il osé ? Pas certain. Il aurait tant tergiversé que la file aurait fondu avant même qu'il n'ait pris sa décision. Il aurait noué et dénoué des phrases. Tant et si bien que sa gorge se serait serrée, obstruant toute tentative d'élocution sensée. Et il en aurait été encore à chercher les mots les plus justes quand le générique aurait été lancé.

Elle l'avait regardé. Lui avait-elle trouvé un air de chien battu, ou juste de chien mouillé ? Quoi qu'il en soit, c'était bien lui qu'elle invitait à venir s'abriter sous son parapluie. Et bien que la soirée ne fût pas orageuse, c'est bien la foudre qui s'abattit sur lui.

À cet instant, ils étaient comme dans un tableau de Chagall. Ils flottaient. L'enseigne

et ses lettres illuminées s'éloignaient. Elles ne formaient plus qu'un halo. Leurs corps dansaient en apesanteur. Le ciel s'était subitement dégagé et ils virevoltaient au milieu des étoiles. Il la tenait par la main et l'entraînait dans une joyeuse farandole. Leurs regards se croisaient et leurs bras s'enserraient. Ils étaient le centre d'un ballet cosmique composé de fleurs et d'oiseaux. Et bien peu auraient été surpris si un coq géant était venu danser la gigue autour d'eux.

Ils étaient donc maintenant seuls au monde. Deux enfants dans une cabane. Son regard s'arrêta sur cette main fine et délicate qui tenait le manche de cet admirable accessoire. Il imagina ses doigts glisser entre les siens. La simple évocation de cet entrelacement de phalanges suffit à l'émouvoir. C'est dire s'il était émotif. Ils étaient un monde à explorer. Pouvoir les effleurer l'aurait déjà plongé dans une abyssale extase. Les enserrer, un rêve éveillé. Quiconque se serait présenté dans la file d'attente avec une lampe magique, il en aurait fait son premier vœu. Pour le second, il avait bien d'autres

projets que trahissait clairement son air ahuri. Le troisième confinait à l'indécence.

Heureusement, c'était un petit cinéma de quartier, il n'y avait que deux salles. Mais il y en avait quand même une de trop. Allaient-ils voir le même film ? Devait-il la sonder innocemment pour deviner lequel elle avait choisi ? Glisserait-elle un indice qui lui permettrait de lui affirmer avec soulagement qu'il allait voir le même ? Elle le devança en le questionnant tout de go. Il était piégé. Se sentit comme au bord d'un précipice. Un pas de trop et ce serait le retour à la case départ. La séparation. La solitude. L'ennui. Il ne fallait pas se tromper. Une chance sur deux. Pile ou face. Pile, il serait dans la même salle que cette incroyable créature qui l'avait sauvé des eaux. Face, il serait seul dans l'autre salle, confit d'humidité et de désarroi.

Il n'eut pas à tricher, ils allaient voir le même. Jusqu'à cet instant, le scénario lui semblait parfait. Et quel était donc ce film ? *The Good Fairy*, une vieille comédie romantique américaine de William Wyler. « La bonne fée. » Lui qui passait sa vie à fétichiser les moindres

signes, il avançait vers la caisse du pas serein de celui à qui l'on vient de prédire un destin grandiose.

Leur rencontre ne pouvait être que présidée par un grand architecte aussi discret que génial dont les desseins n'étaient que voluptueux enchantement.

La file d'attente rétrécissait sur le trottoir détrempé. Bien trop vite à son goût. Il aurait passé le reste de sa vie les pieds dans les flaques à la regarder sous ce parapluie. Un parapluie suffisamment large pour les accueillir tous les deux, mais pas assez pour ne pas entraîner une immédiate proximité. Son corps à moitié collé contre le sien. Si près qu'il sentait un léger parfum exhaler. Il fixait son regard. Elle lui souriait. À cet instant, tout aurait pu s'arrêter, comme à Pompéi. Ils seraient restés là, dans la pierre, tandis que les générations futures seraient venues admirer la merveilleuse pose dans laquelle ces deux êtres presque enlacés avaient été surpris par la lave. Presque enlacés avec déjà une telle harmonie que Rodin en eût probablement été vert de jalousie.

Il ferait tout pour ne jamais oublier cet instant, cette attente. Son regard, sa voix, son parfum. Il aurait vendu son âme pour revivre cet instant à perpétuité. Qu'il ne devienne jamais un souvenir. Il regretta que Doisneau ne soit pas là pour immortaliser cette scène. Il aurait glissé le cliché dans la poche de sa veste, près de son cœur, faisant légèrement vibrer les personnages sur le papier à chacune de ses palpitations. Il l'aurait sorti à tout bout de champ pour s'assurer que ce moment avait bel et bien existé. Il l'aurait partagé avec ses amis, brandi devant ses ennemis. On l'aurait vu devant les églises, établissant la preuve auprès de ceux qui en sortent en doutant que, oui, l'impossible advient. Leur redonner foi en l'amour. On l'aurait croisé prêchant dans les rues à des inconnus tel un évangéliste fanatique. Regardez ! Voyez comme je suis heureux ! Vous aussi vous pouvez l'être ! Croyez-y ! Allez au cinéma ! Mais surtout sans parapluie !... Il aurait pu aussi légitimement la présenter à l'entrée des salles de cinéma du monde entier en guise de sésame car jamais

semblable miracle ne s'était produit dans une file d'attente.

Un goût commun, voire immodéré, pour les vieux films américains les avait donc réunis sous ce parapluie. C'était un don du ciel pour ce fantôme des cinémas du quartier. Cette créature aurait pu se contenter de lui apparaître comme juste instantanément merveilleuse. Mais non, elle aimait en plus Capra. Et Wilder. Et même Lubitsch. La vie lui parut à cet instant comme la plus incroyable invention qui ait jamais existé.

Il avait l'assurance désormais d'être dans la même salle qu'elle mais la fonte inéluctable de la file d'attente lui tenaillait le cœur. Il aurait été moins inquiet si on lui avait appris qu'un astéroïde allait possiblement s'écraser dans à peine cinq minutes sur le sixième arrondissement. N'allaient-ils pas être séparés une fois la caisse du cinéma franchie ? Où s'assoiraient-ils ? L'inviterait-elle à ses côtés ? Aurait-il l'audace de le faire sans sa permission, affectant un naturel irréfutable ? Plus sûrement, il n'oserait pas, s'asseyant juste deux ou trois rangs derrière elle, après avoir choisi, tel un éminent stratège

des salles obscures, le meilleur poste d'observation. Un œil sur le film, l'autre sur son profil. Puis ruminant pendant quatre-vingt-dix-huit minutes son absence consternante de courage.

Déjà la caisse. Minuscule aquarium occupé par une jeune femme dont il tenta de déceler un signe sur le visage. Aurait-elle en lui tendant son ticket le sourire entendu de la bonne fée qui fomenté un ravissant complot ou bien l'ignoble rictus du croque-mort prêt à l'emporter dans le cimetière de ses illusions ? Il ne décéla rien. Elle avait le visage impassible de toutes les caissières de cinéma du monde. Dépité, il s'avança vers l'inconnue au parapluie replié et dégoulinant. Il lui sembla qu'elle l'attendait en consultant vaguement quelque prospectus sur la programmation en cours. Son cœur, qui ne supportait pas les émotions trop fortes et dont une un peu trop sismique aurait pu lui être fatale, redoublait de rythme. Il était passé d'une valse lente à ce qui pouvait être un paso doble. Devait-il, maintenant qu'il était au sec, se diriger vers la porte de la salle en feignant de l'ignorer, dans l'espoir qu'elle lui emboîte machinalement

le pas ? Ou bien lui montrer ostensiblement son intérêt commun pour les prospectus et la programmation en cours et ainsi nourrir discrètement leur complicité naissante ? Cette option lui sembla plus sûre. Et elle avait également le mérite de retarder le moment tant redouté, cette intersection où il faudrait choisir. Prendre deux directions distinctes ou bien continuer ensemble sur le même chemin. Mais alors, qui entrerait en premier dans la salle, elle, l'obligeant à la suivre et à trouver assez de ressources en lui pour faire un pas supplémentaire vers elle ? Ou lui, la précédant un peu goujatement et laissant reposer sur elle la décision de s'asseoir côte à côte ? Avec un inconvénient majeur. Qu'elle décide de s'asseoir ailleurs.

Elle venait de descendre la dernière marche de l'escalier qui menait à la salle. Il accéléra imperceptiblement le pas, hanté par l'idée qu'elle puisse tenter de le semer dans la dernière ligne droite, comme l'on se débarrasse d'un adversaire un peu trop pressant. Il frémit à l'idée que le hasard, jouant à présent contre lui, ait dressé un plan de table bien moins à son avantage. Que seuls restent deux sièges isolés

l'un de l'autre, ruinant ses dernières espérances. Il se rasséra en songeant à la bonne fée et caressa l'espoir que seuls deux subsisteraient, côte à côte.

Finalement, par un nouvel improbable miracle, ils se retrouvèrent assis l'un à côté de l'autre. Dans un mouvement qu'il aurait été tout à fait incapable d'expliquer. Et qu'il ne s'expliqua jamais. Le plus naturellement du monde. Presque sans préméditation. Dans une fluidité désarmante. Comme dans un rêve. Comme si ces deux-là étaient venus ensemble après avoir délibéré sur le film qu'ils iraient voir pour combattre la poisseuse mélancolie des dimanches soir. Il n'avait jamais aimé les dimanches soir. Dans un excès de sincérité, il aurait même pu dire qu'ils lui étaient insupportables. Tout particulièrement ceux de l'hiver, quand le soleil file à l'anglaise juste après le dessert. Et ceux de la pire espèce, quand la pluie s'en mêle, faisant dégouliner leurs sanglots sur les carreaux. Mais là, non. Pour la première fois de sa vie, il aimait un dimanche soir. On n'était plus dimanche soir, on était un matin, la toute première aube, celle d'une

nouvelle humanité, quand la lumière revient et vous réchauffe après des siècles de ténèbres. Cette aube aux mille feux d'où jaillissent d'étincelantes promesses. Il en était là de ses élucubrations quand la salle fut plongée dans la plus pénombresque des obscurités.

Générique. Noir et blanc. Orchestre symphonique. Tout était pour le mieux. *The Good Fairy*.

Le générique n'était pas terminé qu'il s'interrogeait déjà sur cette soudaine proximité. Il était assis à côté d'une presque parfaite inconnue dont il ignorait l'existence même quinze minutes auparavant. Et dans l'espace de ce modeste quart d'heure s'était produit un bouleversement qui n'était pas sans rappeler la chute de la météorite qui avait provoqué la disparition des dinosaures. Tout ce qui était n'était plus. Oui, c'était vraiment une aube nouvelle. Le début de quelque chose qu'il n'était pas encore en mesure de définir, mais dont il sentait confusément que sa vie pouvait dépendre. Une proximité évidente qui semblait venir du fond des âges. Était-ce l'effet de cette bonne fée qui lui faisait se sentir

métamorphosé ? Il se tourna vers elle, admira furtivement son visage éclairé par les premiers plans du film. Puis tenta de se concentrer sur l'écran.

*The Good Fairy* raconte l'histoire de Luisa Ginglebuscher, une orpheline naïve et fantasque qui quitte son orphelinat pour devenir une ouvreuse glamour dans le plus grand cinéma de Budapest. Invitée dans une soirée, elle rencontre un millionnaire qui tente de la séduire. Couverte de cadeaux, mais excédée par sa cour incessante, elle s'invente un mari, que l'homme d'affaires promet de rendre riche et, ainsi, de continuer à faire sa bonne fortune. Celle-ci s'empare alors de l'annuaire et choisit le premier venu, en l'occurrence un avocat ruiné, Max Sporum. Un homme dont elle sera la bonne fée et dont la vie va basculer. Il n'était pas le seul. Et lui aussi avait été choisi au hasard.

Il eut toutes les peines du monde à se focaliser sur les images qui défilaient sur l'écran. Bien que l'héroïne soit des plus charmantes, et la comédie des plus réussies, son envie d'épier

sa voisine à la dérobée ne lui laissait aucun répit. Il céda à la tentation à intervalles réguliers au prix de contorsions oculaires baroques. C'était là, peut-être, les seules quatre-vingt-dix-huit minutes de sa vie qu'il passerait aux côtés de cette exquise créature, il s'agissait de ne rien avoir à regretter. Il ne laisserait rien dans son assiette.

Il se souvint que petit, à l'école primaire, son esprit s'échappait parfois de son corps, s'élevait dans les airs et tournait en rond au-dessus de ses camarades comme un oiseau de proie. Des sortes de petites récréations astrales. Et c'est exactement ce type d'expérience qu'il aurait aimé revivre à cet instant. Survoler la salle. Vol stationnaire au-dessus d'elle. La contempler, elle, à ses côtés. Il aurait pu admirer distinctement pour la première fois sa fine silhouette maintenant libérée de sa pelure d'Esquimau, l'ovale plus que parfait de son visage, son ample chevelure qui se déployait en cascade sur le dossier du siège et ses yeux qui crépitaient comme d'infimes feux de Bengale dans la nuit hollywoodienne.

Il ne fallut que quelques minutes pour qu'il entende son premier rire. Un rire vif et espiègle. Il ressentit comme un shoot. Une douce sensation de chaleur et de bien-être envahit son corps. Il en redemandait. L'effet de son héroïne, se dit-il. Il se tourna franchement vers elle, cherchant son regard qui ne vint pas. Mais voir cette moitié de visage encore illuminé par son rire décupla en lui ce sentiment de bonheur plein et intense. Il se promit de tout mettre en œuvre pour provoquer ce rire à l'infini. Ce serait sa nouvelle addiction. Il ne vivrait plus que pour ça. Voir ce visage s'illuminer encore et encore.

Son esprit vagabondait d'une héroïne à l'autre. Il ressassait la chance qu'il avait d'être ici et maintenant. Il se refaisait un autre film. Le film avant le film. Il essayait d'identifier le moment précis où il avait décidé qu'il irait au cinéma. Où était-il ? Qu'avait-il lu ? Pourquoi ce film ? À cette heure-là ? Est-ce que cela avait été une évidence ou avait-il hésité avec un autre ? Quel était le taux de hasard dans cette décision ? Son choix pouvait-il avoir été guidé par de mystérieuses puissances souterraines ?

Et il se posait exactement les mêmes questions pour elle. Et il se félicitait de cette miraculeuse intuition qui les avait réunis ici, au coude à coude.

Oui, parce qu'il trouva aussi le temps d'élaborer une théorie de l'accoudoir. Comment le partager. Est-ce que l'un ou l'autre avait le droit de le préempter ? Et au nom de quoi ? Est-ce que l'accoudoir de cinéma avait une existence juridique ? Le Conseil constitutionnel ou l'Onu avaient-ils statué à son sujet ? Qui pouvait s'arroger le droit de l'envahir et dans quelles proportions ? Avec un couple légitime, ces questions ne se posent pas, l'utilisation se fait naturellement et en bonne intelligence. Les coudes cohabitent harmonieusement, tantôt l'un près de l'autre, tantôt l'un contre l'autre, voire l'un sur l'autre, sans que personne n'y voie malice. Mais dans ce cas de figure, qu'en était-il ? Il y avait manifestement un vide juridique. Quand deux coudes inconnus étaient amenés à se côtoyer dans une telle intimité, quelles étaient les préconisations ? Fallait-il, par élégance, laisser la femme jouir de l'accoudoir à sa guise en prenant soin de ne pas s'en

approcher ? Fallait-il trouver un accord tacite qui autoriserait les deux coudes à en profiter de manière équitable tout en maintenant une distance respectable ? Ou bien faire fi de toute bienséance, se l'arroger sans le moindre égard, dans l'espoir que votre voisine essaiera d'en faire autant, provoquant ainsi moult rapprochements dans une fausse inadvertance ? Il chercha longtemps la meilleure doctrine avant d'opter pour celle qui consiste à établir son coude sur quarante-neuf pour cent de la surface de l'accoudoir, laissant quarante-neuf pour cent à l'autre, en tenant compte d'une petite marge de sécurité entre les deux. Mais une marge si réduite qu'elle occasionnera probablement les rapprochements tactiles espérés.

Il faut bien avouer que cette stratégie s'avéra tout à fait inopérante pendant près d'une heure. Laisant largement le temps à ce brave Max Sporum de tomber éperdument amoureux de sa bonne fée. Quarante-neuf pour cent de l'accoudoir restaient désespérément vides. Dans la presse, on parlait souvent du fléau des logements inoccupés, mais s'intéressait-on à ces funestes affaires d'accoudoirs tout aussi

inoccupés ? Probablement pas. Il en était là de ce sinistre constat quand il sentit frémir quelque chose près du sien. Comme une présence reptilienne qui s'enhardissait sur l'autre moitié du territoire. Ne pouvant se permettre le moindre regard, même torve, qui aurait à coup sûr effrayé l'animal rampant, il préféra échafauder la suite du scénario. Que fallait-il faire maintenant, sachant qu'il ignorait quel pourcentage de vide séparait leurs coudes ? Mimer un spasme dont le soubresaut propulserait son coude contre le sien. Adopter également la technique rampante. Millimètre après millimètre. Gagner du terrain jusqu'à sentir l'imminence de l'obstacle. Tactique qu'il supposa plus viable. Comment se rapprocher d'elle sans la faire fuir ? Vaste question qu'il n'avait pas fini de se poser et qu'un observateur neutre, dans la salle, aurait appelée la parabole du coude.

Son esprit avait totalement abandonné la bonne fée et Max à leur sort. Ils pouvaient bien se chicaner ou s'enlacer, il était à présent strictement focalisé sur ce seul accoudoir, minuscule trait d'union entre eux, mais qui

lui semblait un océan. Pourtant, au gré des péripéties sur l'écran, des quiproquos et des retrouvailles, leurs manches aussi s'étaient retrouvées et c'était pour lui une succession de grisantes victoires. Il avait vécu jusqu'à ce soir dans l'ignorance des subtils délices que peut provoquer l'effleurement du coude de l'être désiré.

Au fur et à mesure que le film défilait, il dut en convenir, la bonne fée faisait le job. Non seulement elle volait au secours de ce pauvre Max Sporum, mais en plus, et ça elle l'ignorait, elle agissait aussi sur son propre destin. À des dizaines d'années de distance, elle œuvrait clandestinement au rapprochement de ces deux inconnus qui riaient à l'unisson et se tournaient maintenant l'un vers l'autre après un bon gag ou un bon mot.

William Wyler aussi en aurait convenu, dans l'annuaire de la vie, une bonne fée avait pointé du doigt son nom. Il n'avait jamais ressenti aussi intensément le fait d'être le jouet du hasard. Il se dit qu'il n'était peut-être qu'une marionnette, mais il serait une marionnette

éperdument consentante. Il s'en remettait totalement à la providence. Et miserait tout ce qu'il avait. Ce serait la gloire ou la ruine. Les jeux étaient faits. Rien n'irait plus.

Quand le *happy end* dégouлина sur le grand écran, il comprit que la fin était proche. La dernière bobine n'était même pas terminée qu'il sentit déjà poindre la nostalgie. Le coude allait disparaître. La pelure d'Esquimau réapparaître. Sur leur histoire on clouerait peut-être aussi le mot fin. Un seul clou qui suffirait à le crucifier. Comme tous les acteurs après le tournage, ils rentreraient chez eux, chacun de leur côté. Ils oublieraient ces quatre-vingt-dix-huit minutes enchantées pour être à nouveau absorbés par leur vraie vie. Cette parenthèse resterait à l'état de fiction. Dans quelques jours, presque tout sera effacé. Ne subsisteront que de vagues impressions et quelques images. Une rue mal éclairée. Un parapluie trop petit. Un visage d'ange.

Les lumières se rallumèrent. Qui les tirèrent de cette douce torpeur dont il aurait aimé ne jamais sortir. Franchement, ça lui aurait coûté

quoi à Wyler d'ajouter quelques scènes en plus. Quatre-vingt-dix-huit minutes. Seulement quatre-vingt-dix-huit minutes. Ce n'était rien quatre-vingt-dix-huit minutes. Un long-métrage qui lui avait semblé être un court. Un feu de paille. Et ils allaient être chassés de leur paradis pelliculesque dans la nuit froide et humide. Il avait l'impression de ne pas avoir suffisamment savouré ces quatre-vingt-dix-huit minutes, de ne pas avoir distillé le substantifique élixir de chacune des minutes passées à ses côtés. Pendant que le projectionniste dévidait ses bobines, lui avait été le projectionniste de son cinéma intérieur. Il s'était fait son propre film. Deux histoires parallèles. Deux intrigues qui parfois se rejoignaient. Et deux *happy end*, à n'en pas douter.

Quand il s'approcha de la porte, il espéra secrètement que la pluie continuait de tomber. Il implora le ciel de poursuivre son œuvre de rapprochement. Sentir ce corps étranger et pourtant déjà si proche, se mouvoir à ses côtés. Mais non. Rien. Plus une goutte. Pas le moindre crachin. Pas la plus minuscule des bruines. Saleté de cumulonimbus.